

MARGAUX ROBIN

*Les étoiles ne peuvent pas
briller sans noirceur*

Roman



Margaux Robin

Les étoiles ne peuvent
pas briller sans noirceur

© Margaux Robin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1157-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Les larmes de Clémence roulent librement sur ses joues en se mêlant à la pluie ruisselant sur son visage. Le vent fait voler ses cheveux et les gouttes s'infiltrèrent sous ses vêtements. Le regard fixé sur la mer déchaînée, l'adolescente ne sent pas le froid s'insinuer dans ses membres engourdis. Ses pensées défilent, valsent et tourbillonnent alors que son cœur se serre. Sa mâchoire se contracte, sa gorge se noue mais Clémence ne peut s'empêcher d'écarter les bras, grisée par la sensation que la plage déserte lui appartient. Elle ne distingue plus rien, la vue brouillée par les pleurs, ou par la pluie. Elle l'ignore et, de toute façon, elle s'en moque. Elle court, les pieds s'enfonçant dans le sable mouillé. Elle rejoint la jetée, saisit un galet traînant là et le balance de toutes ses forces. Elle le regarde plonger dans l'eau trouble et s'effondre.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, elle remarque qu'elle s'est endormie, longtemps, assez pour être plus trempée qu'elle ne l'était déjà. Elle sait qu'elle doit rentrer mais elle ne veut pas, elle ne peut pas. Il faut qu'elle pleure seule, encore. Une bourrasque plus forte que les précédentes la propulse en arrière. Autour d'elle, les arbres ploient sous la violence du vent et les vagues s'écrasent puissamment contre les rochers. Ce spectacle la convainc qu'il est temps de rentrer.

Elle court jusqu'à une dune où elle s'arrête à bout de souffle. Les souvenirs affluent par vagues dans son esprit et la submergent. Tout en continuant de pleurer, elle secoue la tête et repart plus vite jusqu'au village. Elle traverse la rue, bordée de maisons aux façades de pierres et aux volets colorés dont elle ne parvient pas à apprécier la beauté et la paisibilité. Elle s'arrête devant ce portail bleu qu'elle déteste tant. Elle détaille la peinture s'écaillant par endroits avant de pousser la grille dans un grincement. Ses pas pressés résonnent sur les pavés jusqu'à la lourde porte en bois qu'elle pousse précipitamment. Une douce chaleur l'envahit mais elle est trop triste, trop bouleversée pour s'en réjouir. À peine a-t-elle enlevé ses chaussures, qu'elle entend un cri :

— Clémence, j'ai eu si peur ! Tu es folle de sortir par une tempête pareille !

La jeune fille ne répond rien, mais le discours continue :

— Tu es trempée, tu dois être frigorifiée ! Aller te promener par ce temps n'est vraiment pas prudent. Encore heureux qu'il n'ait pas eu d'éclairs.

Clémence baisse la tête et reste dans le salon, debout, les bras ballants. Des gouttelettes s'échappent de ses manches et de ses cheveux pour s'écraser sur le parquet. Elle écoute Isabelle, montée à l'étage, s'affairant à coups de portes ouvertes puis refermées et de marches dévalées. La jeune fille ne réagit pas et reste muette lorsqu'Isabelle lui tend un pull et un jean secs. Celle-ci lui sourit gentiment :

— Je suis désolée, je me suis un peu emportée tout à l'heure mais l'essentiel c'est que tu sois là, en forme et au chaud. Après tout, tu as le droit de vouloir prendre un peu l'air. D'ailleurs, c'est mieux que de rester enfermée dans ta chambre. Mais, la prochaine fois, je préférerais que...

Elle s'interrompt brusquement en remarquant les yeux bouffis de l'adolescente.

— Tu n'allais pas recommencer, hein ? s'enquiert-elle en jouant nerveusement avec l'une de ses bagues

Clémence secoue la tête et Isabelle quitte la pièce après lui avoir décoché un regard suspicieux et lourd d'inquiétude.

19 janvier 2019

Clémence avait onze ans.

Elle vivait avec ses parents. Son père buvait beaucoup et souvent. Il allait dans des bars où il dépensait tout son argent en alcool. D'abord, le vendredi soir. Le samedi et le dimanche avaient suivi. Le reste de la semaine avait finalement pris la relève. Les soirées étaient devenues à tout moment de la journée. N'importe quel prétexte était bon. Il avait besoin de décompresser après une journée éprouvante, il voulait évacuer la tension ou s'offrir un moment pour souffler. Son salaire était dilapidé et s'évaporait à mesure que les verres s'enchaînaient.

Il rentrait ivre et se mettait à hurler, à tout casser, envahi par une rage sourde et violente. Il brisait des objets, les lançait à travers la pièce, tapait ses poings contre les murs à en avoir les mains ecchymosées. Il poursuivait et frappait sa mère ; parfois elle. Elle restait enfermée dans sa chambre pour ne pas voir, ne pas entendre, tenter d'ignorer.

Ce jour-là, en fin d'après-midi, son père était rentré d'un bistrot, l'haleine lourde et fétide, le regard vitreux, le pas titubant.

Au claquement de la porte d'entrée, Clémence s'était réfugiée dans sa chambre et s'était empressée de fermer la porte à clé. Elle avait entendu sa mère pleurer et le son qu'elle connaissait tant, qu'elle redoutait tant. Elle s'était cachée sous sa couette pour étouffer ses sanglots. Un bruit lui avait arraché un cri de panique. De l'autre côté de la cloison, elle distinguait un frottement lent et régulier comme si son père s'y accrochait pour progresser dans le couloir sans tomber. D'une voix traînante, il lui avait demandé d'ouvrir. Elle n'avait pas répondu, terrorisée. Alors, de toutes les forces qu'il lui restait, son père avait tambouriné contre la porte. Les frappaient de plus en plus rapprochés avaient glacé le sang de Clémence. Elle était paralysée sur son lit lorsque le bois avait fini par céder. Son père avait foncé sur elle. Il l'avait assaillie de coups comme jamais il ne l'avait fait. La souffrance et l'effroi l'avaient saisie en même temps

que sa bouche s'emplissait d'un affreux goût métallique. Trébuchant dans le tapis, son père s'était écroulé sur la moquette. Elle en avait alors profité. Elle était partie en courant et avait trouvé sa mère, le visage ensanglanté. Elle ne s'était pas arrêtée, de peur qu'il ne surgisse et ne la rattrape. Elle avait continué, le corps meurtri, jusqu'à la falaise. Elle ne pensait alors plus qu'à une seule chose. Il fallait que ça s'arrête. Elle s'était avancée au bord, prête à s'écraser contre les rochers. Elle était en train de reculer pour prendre de l'élan lorsqu'une voix avait résonné, tout près. On l'avait tirée en arrière alors que le noir total l'absorbait.

Elle s'était réveillée sur un lit d'hôpital où on lui avait expliqué qu'elle s'était évanouie. On lui avait demandé pourquoi elle avait des bleus, des plaies et pourquoi elle avait voulu mettre fin à sa vie. Elle s'était mise à sangloter en voyant le visage menaçant de son père lui faisant face à l'autre bout de la chambre. Elle ne pouvait détacher ses yeux de la chaise bancale sur laquelle il était assis. De son côté, il la fixait, prêt à réagir au moindre mot prononcé, à la moindre accusation formulée. Un infirmier ayant remarqué sa détresse, avait fait sortir ses parents pour lui parler. Clémence avait hésité mais, face au visage avenant de l'homme en blouse blanche, avait tout déballé. Elle s'était retenue de parler si longtemps. L'infirmier l'avait écoutée déverser toutes ces années de peur, de douleur et de violence sans l'interrompre. Il s'était contenté de lui offrir sa main comme appui et un mouchoir pour sécher ses jolis yeux bleus, comme il l'avait dit. Il avait été là tout au long du séjour de Clémence à l'hôpital et la jeune fille s'y était accrochée. On avait interrogé sa mère, des voisins et son père avait été emmené en prison. On lui avait expliqué qu'il n'avait plus le droit de voir sa fille et qu'il était déchu de son autorité parentale. Il lui était interdit de prendre des décisions concernant Clémence.

Sa mère, étouffée par la détresse et la culpabilité, tournait en rond, l'esprit embrumé par les antidépresseurs, incapable de s'occuper ne serait-ce que d'elle-même. Clémence avait donc été emmenée chez Thomas et Isabelle pour une durée indéterminée et se rendait, encore aujourd'hui, à de nombreux entretiens avec une éducatrice et une psychologue. Des souvenirs jaillissent souvent et la noient dans son terrible passé. Elle a peur qu'un jour, une vague plus grosse que les autres lui fasse perdre pied.

2

Clémence sent une dernière larme descendre le long de sa joue. Elle reste immobile sans esquisser le moindre geste pour l'essuyer. Ainsi prostrée sur le canapé, le regard hypnotisé par les flammes de la cheminée, elle ressemble à un fantôme, à une esquisse d'elle-même. Mais elle n'a pas le temps de plus s'enfouir dans la mélancolie car Thomas entre dans le salon. Il ne dit rien, ne fait que s'asseoir à côté d'elle en lui murmurant :

— L'arbre n'a peut-être plus de feuilles en hiver, mais il finit toujours par être recouvert de bourgeons à l'arrivée du printemps. Ce que je veux te dire, c'est qu'après le malheur, arrive toujours le bonheur.

Ils restent longtemps ainsi, assis coude contre coude, sans plus se rapprocher ou s'éloigner l'un de l'autre.

Clémence tente de définir ce qu'elle ressent dans ce mélange et ce chaos d'émotions l'emportant dans une tornade sans fin. Elle s'épuise, n'a plus d'air et ne parvient plus à respirer. L'atmosphère chaleureuse du salon lui procure à la fois cette sérénité de se sentir à l'abri et la douleur de penser que c'est avec ses parents qu'elle aurait dû partager un tel sentiment. Tout aurait été tellement différent si son père n'avait pas sombré dans la spirale de l'addiction et de la violence. Thomas est gentil avec ses belles paroles mais elles ne valent que lorsque l'on n'est pas touché. Elle voudrait croire au retour éternel du bonheur. Mais elle sait. Elle sait qu'après les pires épreuves viennent souvent d'autres épreuves. Elle sait que le bonheur est illusoire et tellement fragile qu'il ne suffit d'un rien pour qu'il se brise. Elle sait qu'elle ne le retrouvera jamais. Car aussi paradoxal que cela puisse paraître, pour cela, elle a besoin de son père. Son père qui a pourtant saccagé son enfance, son innocence et sa vie. Son père qui reste encore aujourd'hui son bourreau en détenant, loin d'elle, la clef de ce bonheur dont parle Thomas.

Elle se relève d'un sursaut et monte quatre à quatre les marches de l'escalier menant à sa chambre. Elle claque la porte, ouvre le tiroir de sa table de chevet,

s'enfonce sous sa couette et relit la dernière lettre de sa mère.

Ma chérie,

Les températures sont de plus en plus douces, ce qui doit te faire plaisir, toi qui détestes le froid. J'en profite pour aller me promener. Hier, j'ai cueilli un bouquet de narcisses que j'ai mis dans le vase que tu m'avais offert pour la fête des mères.

Je me doute que tu continues de dessiner. Si jamais tu en as l'envie, je serai ravie que tu m'envoies l'une de tes œuvres. Celle que tu m'as donnée le mois dernier est encadrée au-dessus de mon lit.

La prochaine fois que l'on se verra, on pourrait aller au cinéma. On prendrait de gros sachets de popcorn comme avant. Tu te souviens du jour où tu avais renversé le tien sur le sac à main de la dame à côté de nous ? Elle s'était énervée, et encore plus quand elle avait remarqué notre fou rire.

J'espère que tout se passe bien au collège et chez Thomas et Isabelle.

J'ai repris le travail à mi-temps mais, je ne suis malheureusement pas encore en état de te reprendre avec moi. Il nous faut encore du temps, à toutes les deux, pour continuer d'avancer.

Je sais qu'il n'est pas bon de ressasser le passé mais je pense qu'il est temps que je m'excuse. Je te demande pardon de ne pas avoir su te protéger. En gardant le silence, je te maintenais dans toute cette violence que personne, et encore moins une enfant, ne devrait subir.

Ce jour de janvier, lorsque tu as tenté de mettre fin à tes jours, j'ai cru mourir. Me dire que tu aurais pu disparaître m'est encore aujourd'hui insupportable. J'ai pris conscience à ce moment-là, que je m'étais résignée sans me rendre compte que tu coulais avec moi.

Tu as le droit de m'en vouloir, de me trouver lâche, pitoyable d'avoir échoué à mon rôle de mère mais n'oublie jamais que je t'aime plus que tout au monde. Cet éloignement est difficile mais nous finirons par être réunies. Et, ensemble, on reprendra une vie plus heureuse, je te le promets.

Je pense très fort à toi, mon amour. Tu me manques.